

Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

NUITS PARISIENNES.

CHAPITRE 3^e.

Un bal, rue Mazarine.

Minuit! vingt jeunes gens sont aux fenêtres de la rue Mazarine. Ils prêtent une oreille attentive au roulement des voitures qui, malgré leurs vœux, jamais ne s'arrêtent.

Ne craignez rien, honnêtes gardes municipaux, ce ne sont pas des conspirateurs qui en veulent à l'ordre de choses. Ils vous verraient bien avec plaisir, mais ce serait si vous leur ameniez, *manu militari*, les danseuses retardataires qu'ils attendent depuis trois longues heures.

Minuit, et pas une! viendront-elles?

— Maria m'a bien promis de venir avec deux de ses amies, dit un jeune fashionable coiffé en moyen âge par le fameux Étienne.

— Mais lui as-tu envoyé le chapeau qu'elle t'avait demandé?

— Ma foi, non. — Eh bien, alors, tu peux aller la chercher.

— C'est affreux, dit l'Amphytrion, jeune homme de vingt-deux ans; elles m'avaient toutes promis; j'en ai engagé trente-sept: deux choristes, une filleule de M. Marty, trois ingénues du théâtre Molière, que sais-je?... Bah! je vais à la sortie de l'Opéra; toi, Auguste, cours à celle des Variétés, et remplissons des fiacres.... Ils sont partis!

Du troisième on leur souhaite bonne chance. Mais il faut bien tuer le temps: l'écarté et la bouillotte occupent les plus pacifiques; les autres, entassés aux croisées, donnent l'alerte toutes les minutes.

Mais quel bruit? A l'angle de l'Institut on entend comme une musique infernale qui se rapproche peu à peu. Serait-ce par hasard un charivari donné à M. Mahul? Mais non, M. Mahul a pris femme et continue sa lune de miel aux eaux de Vichy.

Qu'est-ce donc?

C'est l'orchestre qui arrive en fiacre distribuant au petit trot des sérénades sur son passage. Le cornet à la voix aigue et métallique domine la symphonie. Voilà bien l'orchestre! Voilà bien les basses qui montent l'escalier, les trombones qui prennent place, l'alto qui boit en entrant un verre de punch.

Et pas une encore, pas une!...

Le bal commence pourtant, si bal il y a quand l'orchestre joue et que les hommes font les femmes.

O joie! ô surprise! La première qui se présente, c'est la Maria du jeune homme à la coiffure moyen-âge. A sa suite arrivent en foule choristes et danseuses. Mais quelles danseuses! quelles choristes! Mon Dieu! Quel crime ont donc commis ces malheureux jeunes gens pour être obligés de faire sauter toute une nuit cette horde féminine. Au printemps de sa vie, être à ce prix homme à bonnes fortunes, c'est plus cher encore qu'un gouvernement à bon marché!

Tout cela galope, s'amuse, se heurte, rit. De la

boite qui renfermait une basse on improvise une grosse caisse et la gaité croît avec le bruit.

A trois heures, le souper, les cris, les chansons, l'orgie dans toute sa laideur. Pendant ce temps quatre jeunes gens qui, en présence d'un pareil sexe ne regrettent pas d'être philosophes, font un à-parté et se versent du champagne dans un salon voisin,

Bientôt l'orgie déborde en masse et envahit leur retraite.

Alors le vacarme, la danse effrénée, les trépignemens, les effusions de joie, le délire le plus complet, et cela jusqu'au jour.

Oh! que ces figures, laides aux bougies, sont livides aux premières lueurs du matin! Ce ne sont plus des femmes, c'est un bal fantastique, c'est le festin de Balthazar hideusement parodié. Comment rester face à face avec ces tristes réalités, avec ces restes impurs de l'orgie?

Le signal du départ est donné; mais pour ces petits pieds mignons emprisonnés dans le satin, pour ces faibles et délicates créatures, il faut des fiacres, et il n'est que quatre heures du matin.

On en découvre un tout au bout de la rue Mazarine. Alors c'est une fuite, une course. Quel spectacle pour les philosophes restés aux croisées! Huit femmes, les cheveux épars, se précipitent haletantes pour arriver jusqu'à ce malheureux fiacre. Elles s'y entassent; leurs cavaliers prennent place sur l'impériale, à côté du cocher, en guise de laquais, et le corbillard de l'orgie, entouré de la foule des fuyards, repasse triomphalement sous les fenêtres moqueuses, mouchoirs en l'air, chapeaux agités! c'est un houra général.

Toutes les fenêtres de la paisible rue se hérissent des têtes les plus comiques; les bonnets de cotons dominant. Où êtes-vous, Charlet et Bellangé? Mon dieu, que de bonnes caricatures!

Les philosophes songent à leur tour à la retraite. Mais elle est dangereuse: la guerre est dans la rue; il y a des Lobau à toutes les croisées. Des pierres répondent à cette formidable artillerie, et entre nos philosophes, forcément sortis de leur caractère, et les maris troublés dans leur sommeil, c'est un combat à mort.

Au bout d'une heure la paix se rétablit; les bonnets de coton effrayés rentrent enfin dans leurs couches conjugales, et nos élégans emportent, chacun sur son habit, des marques honorables de leur bravoure; ils ont tous des droits à la croix-d'honneur. Ernest y a laissé un pan de son plus beau vêtement, et moi j'y ai gagné la grippe.

Philosophes, allez donc au bal, rue Mazarine.

ERNEST et SCIPION.
(Société anonyme.)

EXPOSITION DE PEINTURE.

On lit dans le *Mémorial de la Scarpe* le jugement suivant sur les tableaux envoyés à l'exposition de Douai par trois de nos artistes les plus distingués :

« M. Jacquand n'a pas été heureux dans son ouvrage du *Président Duranti*; mais en revanche nous ferons l'éloge de son tableau représentant *la Servante de Palaiseau*. Cette jeune fille, ce geôlier sont peints avec beaucoup de vérité; nous avons retrouvé là, tout entier, le talent de M. Jacquand, auquel nous nous sommes plus si souvent à rendre hommage. »

« On peut reprocher à M. Biard un peu de froideur; mais après cela on n'a que des éloges à lui donner. Quoique son tableau représentant *les Sorcières modernes* soit l'œuvre la plus capitale de celles qu'il nous a envoyées, ce n'est point à celui-là, si digne d'éloges d'ailleurs, que nous accordons la palme. Pour la vérité de nature, pour les détails, la physionomie des acteurs, l'exactitude du site, la vraisemblance des épisodes, c'est sans contredit, *le Curé et sa Servante dévalisés* dans le défilé de *la Sierra Moréna*, à qui elle est due. Un autre tableau de M. Biard a captivé aussi par son mérite l'attention des amateurs; c'est celui représentant *un Concert de Fillahs égyptiens*.

« *Le Tasse visité dans la maison des fous* par *Eléonore*. Tel est le sujet que M. Rouvière a voulu traiter, mais il faut bien dire que M. Rouvière n'a pas complètement réussi. Ce n'est là ni l'infortuné Torquato, ni la belle Eléonore d'Est. Jamais d'ailleurs le Tasse, et il le dit lui-même, n'a été mis dans la même pièce que les autres fous; jamais l'espèce de scène qu'on a voulu nous reproduire n'a pu avoir lieu. Sauf le choix du sujet, il y a du reste du talent et de la vie dans l'exécution. Il y a aussi de très-bonnes parties dans *le Petit Mendiante* de M. Rouvière; la tête surtout est belle et bien d'expression. »

Nous nous faisons un plaisir et un devoir de reproduire ces jugemens, quoique peut-être un peu sévères, surtout pour MM. Jacquand et Rouvière; ils prouvent le cas que l'on fait du talent de nos compatriotes dans une ville célèbre par son goût pour tous les arts, et où les encouragemens leur sont prodigués d'une manière bien plus large et bien plus glorieuse qu'à Lyon. Espérons cependant que notre cité ne restera pas toujours en arrière et qu'elle finira par accorder aux beaux arts la place importante qu'ils doivent occuper dans la civilisation actuelle.

LE NOUVEAU-NÉ.

Bien venu, mon enfant! mon jeune, mon doux hôte!
Depuis une heure au monde... Oh! que je t'attendais!
Que j'achetais ta vie!... Hélas! est-ce ta faute?
Oh! non, ce n'est pas toi qu'en pleurant je grondais;
Non! car tu m'as aimée avant eux, moi, ta mère!

Pas vrai que tu m'aidais dans cette joie amère ?
 Pas vrai que tu souffrais, petite ombre de moi,
 Enfant né de ma vie, où je reste pour toi ?
 Du jour, par mes regards, je t'allumais la flamme ;
 La nuit, je descendais au fond de ta prison ;
 Des mauvais souvenirs te sauvant le poison,
 J'aurais voulu te faire un ciel près de mon ame !
 J'aurais voulu voir Dieu pour te créer plus beau ;
 Pour imbiber ton cœur de sa grâce profonde,
 Et pour faire couler un peu de son flambeau
 Sur ta raison aveugle, à ton entrée au monde !
 Ne vas pas l'oublier ! je t'ai parlé de Dieu ;
 Je t'ai fait de prière, enfant ! de tendres larmes ;
 J'ai formé ton oreille aux échos du saint lieu ;
 Je t'ai caché vivant à toutes nos alarmes ;
 Et j'allais au soleil couchant sécher mes pleurs,
 Pour te rendre suave et pur comme les fleurs !
 Ou dans les roseaux verts je t'emportais, pensive,
 Pour t'abreuver du bruit de quelque source vive
 Qui, sur ma fièvre lente épanchant sa fraîcheur,
 Te baignât dans l'air pur que t'aspirait mon cœur !
 Souviens-toi que souvent, seuls au fond d'une église,
 Nous regardions long-temps les anges aux fronts blancs,
 Que je t'y promenais invisible à pas lents,
 Modelant leurs beaux traits sur ta forme indécise :
 J'ai bien fait ! Nul enfant n'a rapporté des cieus
 Tant d'azur inondant sa profonde paupière ;
 Et l'on n'a vu jamais, d'un front si gracieux,
 Jaillir tant de rayons de vie et de lumière.

De tout ce que j'aimais tu m'offre quelques traits !
 Qu'un si petit visage enferme de portraits !
 Que d'anges envolés sans pouvoir les décrire,
 Dans ton sourire errant reviennent me sourire !
 Et je l'avais rêvé quand je sentais ton cœur
 Eclorre et battre faible à mon flanc créateur :
 Dans mon humble abandon, qui m'eût fait une offense,
 Quand mes heures veillaient autour de ta naissance ?
 Tout, c'était moi ! Mes yeux, enfermés sous ma main,
 N'ont appelé personne en ce monde inhumain ;
 Personne ! pour veiller un moment sur ma tête,
 Et dérober mon fruit au vent de la tempête :
 Oh ! mais, lorsqu'en ton nom je regardais les cieus,
 Un sourire passait dans les pleurs de mes yeux ;
 Dieu se montrait au loin sous cette nue amère ;
 Dieu, dans ma pauvreté, me laissait être mère ;
 Et j'envoyais à Dieu mes baisers ou mes cris,
 Les doux cris d'une femme à qui Dieu donne un fils !
 Ton berceau, vide encor, peuplait ma solitude ;
 Un ange respirait par moi sa nuit, son jour ;
 Je couvais son sommeil ; j'en étais le séjour !
 On ne meurt pas d'orgueil et de sollicitude !
 Aussi, j'ai cru tomber triste sur mes genoux,
 Quand on me leva seule et comme trop légère,
 Cherchant le poids aimé d'une tête si chère ;
 Car, si près que tu sois, l'air circule entre nous...
 Déjà je ne suis plus l'heureuse chrysalide
 Où l'ame de mon ame a palpité neuf mois !
 Mais à ta frêle fleur si j'ai servi d'égide,
 Homme un jour, reviens-y l'appuyer quelquefois !
 Je suis ta mère : un nœud nous a tenus ensemble ;
 C'est le secret du ciel... le ciel te l'apprendra :

On adore toujours ce que le ciel assemble.
 Toujours où ce lien se brise... on souffrira !
 Des femmes me l'ont dit ; oui, notre ame étonnée,
 Quitte d'un doux fardeau, vacille consternée ;
 Nous n'osons pas le dire, et nous pleurons tout bas.
 Que de larmes l'enfant coûte à la mère !.. hélas !
 D'hier, nous sommes deux ! Le souffle de ta bouche
 Se mêle à chaque souffle étranger qui te touche,
 Et je pleure ; pardon, mon jeune bien venu,
 Au monde pour moi seule, et du monde inconnu !..

Dieu d'amour, Dieu des mères !
 Dieu des petits enfans !
 Sur nos routes amères,
 Où volent les chimères,
 Où pleurent les vivans,
 Dieu qui seul nous défend :
 La plante délaissée
 Qui te regarde ici,
 La colombe offensée,
 Sous son aile blessée,
 Et moi qui parle ainsi,
 Tu nous aimes aussi !
 Ma mère était ta fille,
 Et ma mère pleura !
 Mais le sort se dessille,
 Ange de la famille,
 Au sort qui l'aimera,
 Mon enfant sourira !

Toujours il te devra, Sauveur, né d'une femme,
 Quelque songe d'en-haut pour bercer sa jeune ame !
 Toi, cher petit dormeur ! notre monde te plaît :
 Ton ame est toute blanche et n'a bu que du lait !
 Depuis si peu d'instans descendu sur la terre,
 Tes yeux nagent encor dans un divin mystère ;
 Tu revois la maison d'où tu viens, ton beau ciel ;
 Et ton baiser qui s'ouvre en a gardé du miel !

MARCELINE VALMORE.

THÉÂTRES.

La représentation au bénéfice d'Auguste avait attiré mardi une assez nombreuse chambrée. *Bayard à Lyon* et un ancien vaudeville de M. Théaulon, qui était excellent pour l'époque où il parut (1811), mais qui paraît aujourd'hui faible et décoloré. Il y a au reste fort peu de vaudevilles de ce temps-là qu'on puisse exhumer aujourd'hui impunément de l'oubli où ils dormaient. Bayard a été heureux, car il a réussi. Rousseau est très-bien dans le principal rôle, créé naguère par Lancelin. Barqui, dans le chevalier des Longues-Lances, et M^{me} Roux dans Héloïse, ont contribué au succès.

M^{me} d'Egmont, ou la Comtesse et le Commis-Marchand a beaucoup amusé les spectateurs. M^{me} Herdlika a joué avec un tact parfait le rôle difficile et à deux faces de la comtesse, et Barqui a été comique dans le personnage de Reynaud. Il est malheureux



que les représentations de cet ouvrage se soient trouvées subitement arrêtées par l'indisposition de M^{me} Herguez, actrice utile et agréable.

Breton a rajouté d'une manière fort plaisante les tribulations de M. Bounaventure dans *les Inconvéniens de la Diligence*, et, grâce à lui, cette bambochade désopilera souvent la rate des habitués des Célestins.

— On annonce à Paris la prochaine publication d'un journal exclusivement consacré à l'art dramatique, sous le titre de *Revue des Théâtres de la France et de l'étranger*. Nous nous empressons de recommander aux artistes et aux hommes du monde cette feuille qui sera rédigée avec talent et impartialité.

Ce journal paraîtra deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, dans le format in-quarto et en une feuille d'impression.

Les matières contenues dans chaque numéro de la *Revue des Théâtres* seront ainsi divisées : 1^o un article de fond sur la question théâtrale ; 2^o une analyse des pièces le plus récemment jouées ; 3^o une mise en scène, quand besoin sera ; 4^o un morceau inédit, vers ou nouvelle ; 5^o un compte-rendu des romans et autres publications du jour ; 6^o des nouvelles des théâtres de province et de l'étranger ; 7^o des bruits de foyers, ou nouvelles diverses des théâtres de Paris ; 8^o des annonces.

On publiera de temps en temps des costumes et des décors tirés de la pièce nouvelle qui aura le plus de vogue. Lorsque cette entreprise aura pris l'essor que son utilité lui promet, la publication d'une gravure représentant un décor ou un costume nouveau aura lieu régulièrement tous les quinze jours.

Prix : 10 francs par trimestre. On s'abonne au bureau de notre feuille.



MOSAÏQUE.

— M. Berbrugger a analysé lundi, devant une assemblée assez nombreuse, les doctrines et principes du *Fourriérisme*. Cette séance a été principalement consacrée à l'exposition de l'état actuel de la société, état que tout le monde s'accorde comme lui à trouver vicieuse. Dans les séances suivantes qui ont eu lieu mercredi et vendredi dans la salle de la Bourse, M. Berbrugger a proposé, au moyen de l'association, les moyens de remédier aux défauts de notre civilisation actuelle, et en cela il a bien mérité de tous. C'est aux auditeurs à apprécier le mérite de son système, le journalisme ne peut et ne doit faire autre chose que de les signaler.

— Sidi Faruch, favori du grand-seigneur, et qui pendant long-temps exerça sur ses volontés une si grande influence, ayant eu le malheur de déplaire à son maître, reçut, un matin, la visite de deux

muets et d'un janissaire, qui lui apportaient le fatal cordon. Heureusement pour Sidi qu'il avait prévu ce dénouement et que ses mesures étaient prises. Ses domestiques s'emparèrent des trois envoyés et les accrochèrent par le cou aux barreaux d'une fenêtre donnant sur les jardins, puis le favori s'embarqua sur un petit bâtiment qu'il avait fait préparer à tout hasard, et qui contenait toutes ses richesses. Favorisé par un bon vent, il eut bientôt perdu la terre de vue, et il vint de débarquer à Marseille. Il a l'intention de se fixer dans les environs de cette ville, après avoir fait un voyage à Paris.

— Les états britanniques peuvent être considérés comme le pays où fleurit avec le plus de force la religion des souvenirs. Sur cette terre où toutes les gloires sont consacrées, où de pieux monumens appellent les générations à de lointains pèlerinages, où chaque supériorité a son culte, Walter-Scott ne pouvait manquer d'être l'objet d'un hommage spécial et bien mérité. Un moniment va être élevé à Albany, dans la rotonde du nouvel hôtel-de-ville, à la mémoire du romancier écossais. On y voit le Génie tenant de la main droite le flambeau de la vie, et indiquant de la main gauche le médaillon de Walter-Scott, en invitant l'Histoire et la Biographie, dont les figures sont au-dessous, à consacrer le souvenir du grand poète et du grand écrivain. A droite de la statue du Génie, est la plante nationale de l'Ecosse, le chardon ; et sur le second plan, l'emblème de la perpétuité, la pyramide. Au-dessus des reliefs, une petite tablette en marbre porte cette inscription : « *Les citoyens d'Albany, à la mémoire de Walter-Scott, 1833.* »

— L'académie des sciences ayant décidé qu'à l'avenir ses mémoires seraient envoyés au fur et mesure de leur publication aux chefs-lieux de tous les départemens où il existe une bibliothèque publique, le secrétaire perpétuel prévient MM. les maires que cette publication intéresse, qu'il y a en ce moment quatre volumes en distribution au secrétariat de l'Institut à Paris. Les personnes qui se présenteront pour retirer les volumes, devront être munies d'un reçu de l'autorité compétente.

M^{me} MOREL, de Paris, fabricante de corsets, a toujours son atelier rue Saint-Côme, n^o 7, au 1^{er} ; elle renouvelle aux dames l'offre de ses services.

CHARADE.

Près de plusieurs rois mon premier
Représente un grand personnage ;
Avant d'être mis au grenier,
Le blé séjourne à mon dernier :
Heureux qui d'un bon héritage
Est constitué mon entier !